

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 29 DECEMBRE 1883.

No. 2.

LE
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, 1.00

3 mois, 50

Le numéro, 10

Europe, 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, 1.00

3 mois, 75

Le numéro, 5

Europe, 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 29 DECEMBRE 1883.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

LE PREMIER DE L'AN

C'est le premier de l'an ! Allégresse partout !
On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie...
Mais le premier de l'an, pour les petits surtout,
Est un jour d'ineffable joie.

Pour les enfants la vie est un céleste accord ;
Chaque nouvelle année au bonheur les invite.
A cet âge naïf on ne sait pas encor
Combien le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est profond ;
Ces cœurs que rien ne blesse ont en eux leur dictame ;
Et pourtant qui dira ce qui se passe au fond
Quelquesfois de la petite âme ?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux,
Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide,—
Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux,
Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté ;
—Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres!—
Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté
Le ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont là, groupés au milieu de monceaux
De cadeaux radieux, — bonbons, tambours, épées,
Chevaux de bois, soldats de plomb, frères berceaux
Où dorment de roses-poupées !

Oh ! les bons cris de joie ! Oh ! la franche gaité !...
Doux échappés du ciel, qui donc pour ait décrire
Ce timbre d'innocence et de sérénité
Qui sonne en votre éclat de rire !

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler.
Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue,
La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler
Deux grosses larmes sur sa joue.

— Allons, dit le premier, en couvrant de baisers
Les petits chérubins à la voix de mésanges,
Ces jouets sont à vous ; prenez et divisez
Entre vous trois, mes petits anges !

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné :
— Pour qui, dit le papa, cette autre part entière ?
Et, levant ses grands yeux : — C'est, répondit l'aîné,
Pour petit frère au cimetière !

LOUIS FRÉCHETTE.

1884.

La province de Québec en '84.
L'année 84 sera remarquable à plus d'un
titre : les récoltes seront abondantes ; il se
créera un grand nombre d'usines ; il n'y aura
pas de chômage ; le parlement ne s'occupera
exclusivement que des affaires du pays, on ne
parlera pas contre le temps, on ne s'y occupera
pas de questions personnelles ; les séances du
soir seront supprimées, le budget laissera un
excédant de recettes, la session durera dix jours.

Le gouvernement ne promettra rien, mais fera
droit à toutes les pétitions. L'opposition suggé-
ra des mesures utiles et pratiques qui seront vo-
tées à l'unanimité ; le conseil législatif ne siégera
que deux heures, pour approuver en masse
toutes les lois passées en assemblée. Après la
session, le parlement provincial couronnera ses
travaux par un banquet dont le menu aura été
soigneusement élaboré ; tous les journalistes de
la province recevront des frais de voyage pour
y assister, on pleurera d'attendrissement, au
dessert.....

Tous les procès seront terminés par voix de
conciliation.

On enregistra dans les paroisses de la pro-
vince 457,242 naissances.

Les capitalistes et les banques escompteront
les billets des journalistes, sans intérêt et sans
endosseur.

Toutes les demoiselles âgées de plus de seize
ans seront mariées à celui de leurs nombreux
adorateurs qu'elles préfèrent.

Les chérifs pourront voyager en Europe,
leurs offices devenant inutiles, les cours de po-
lice et de recorder ne siégeront plus ; enfin,
tous les abonnements aux journaux seront payés
d'avance !!! les journalistes seront obligés de
demander la réduction de leurs appointements.

Les maris engraisseront sensiblement, ils
trouveront toujours leur femme de bonne hu-
meur, (même les jours du grand ménage), au-
cun homme ne frappera sa femme que par son
air distingué, et ne sera battu par elle.

Il se fera des calembours à Québec et à St-
Jean, et, chez un marchand de musique qui a
du sang sauvage.

Nous allons oublier de prophétiser que les
imprimeries ne feront plus de coquilles et laisse-
ront ce soin à nos restaurateurs en renom.

On n'écrira pas une lettre anonyme, on ne
médira pas du prochain, on s'entraidera les
uns les autres et tous les anglais parleront la
langue française, sans être de mauvaise humeur ;
enfin, notre directeur nous fera présent d'un
cottage confortable, d'une paire de bons trotteurs
et aura la délicate attention d'entretenir notre
cave ; nous donnerons à nos confrères un grand
banquet le 30 Février, pour célébrer l'avène-
ment de l'âge d'or en 1884.

LA REDACTION.

CHRONIQUE

Le voilà revenu, ce jour ancien et toujours
nouveau, le jour de l'an comme le disent
emphatiquement tous ceux à qui il apporte
quelque surprise, surprise attendue et qui n'en
est pas moins la bienvenue, le beau jour des
étrennes !

— Beau jour pour ceux qui les reçoivent, dira
quelque esprit chagrin en comptant sur sa table
les écus qui sont sortis de sa bourse et qui vont
entrer dans la bourse de ceux qui l'entourent.

Beau jour pour tout le monde, répondrai-je ;
beau jour pour ceux qui reçoivent les étrennes
comme pour ceux qui les donnent, j'allais dire
meilleur pour ceux qui les donnent que pour
ceux qui les reçoivent, car il est moins doux de
recevoir que de donner. D'ailleurs, si vous les
donnez aujourd'hui, jadis vous les avez reçues,
et c'est ainsi que chaque génération rend à la
génération qui la suit les présents qu'elle a fait
la génération qui l'a précédée. Soyons francs,
tout le monde aime les étrennes. Les fonction-
naires les attendent sous le nom plus grave et
plus sonore de gratifications. Les commis les
regardent comme un supplément de leur traite-
ment. Dans une sphère plus humble, les
domestiques les font figurer dans leur budget,
comme une espérance qui, une fois réalisée,
devient un précédent et si tard que vous
rentriez le 31 décembre, vous êtes sûr de ne pas
attendre, car le portier attend, le lendemain, ses
étrennes.

Les étrennes ! les enfants en raffolent, et les

mères de familles les plus raisonnables n'y sont pas insensibles. Il n'y en a peu qui ne se disent deux ou trois fois dans le courant de décembre : "Je suis curieuse de savoir ce que mon mari me donnera le premier de l'an pour mes étrennes." C'est une sensation si agréable que celle d'une curiosité sûre d'être satisfaite à un jour marqué ! les étrennes de l'année où l'on va entrer font songer à celles de l'année qui s'achève, et l'on fait ainsi la revue de ses plus gracieux souvenirs dont l'écrin va s'enrichir d'une perle nouvelle. On a quelque fois modestement commencé, car l'on est pas toujours riche en entrant en ménage ; puis, peu à peu, le bien-être est venu, et les étrennes s'en sont ressenties ; mais les dernières n'ont pas fait oublier les premières, offertes de si bon cœur et de si bonne grâce. Que recevra-t-on cette année ? un bijou ? un objet de toilette plus ou moins magnifique selon la fortune de celui qui donne ? Ce qu'il y a de beau en effet dans les étrennes, c'est qu'il y en a pour tous les rangs et toutes les fortunes ; elles commencent à l'orange pour ne finir qu'au cachemire et à l'écrin de diamants.

Le jour de l'an est la fête des petits et des faibles, et en tête des bénéficiaires de cette journée laissez-moi placer ces charmants petits qu'on appelle les enfants. Qu'ils sont heureux, ce jour-là, ces chers petits bonshommes, la joie de notre foyer, la lumière de notre vie, chérubins qui, par moment, deviennent des diabolins, mais qu'on aime toujours ! la veille, leur maman ou leur bonne a eu de la peine à les endormir.

—Ah ! maman, ah ! ma bonne, je voudrais bien savoir ce que l'on me donnera demain pour étrennes !

—Dors, mon enfant, je vais ce soir te donner un bon baiser, quand tu auras fait ta prière et remercié Dieu de t'avoir conservé à tes parents cette année, et de te les avoir conservés. Demain, mon mignon, tu auras le plaisir de la surprise.

—Dormez, monsieur Jules, car si vous ne dormez pas, vous aurez demain les yeux rouges, et vous aurez l'air d'avoir pleuré, le jour de l'an, comme les enfants méchants à qui on ne donne pas des étrennes !

Ne pas recevoir des étrennes, quelle parole néfaste et à éviter un pareil jour ! Le *Favete linguis* d'Horace trouve ici sa place. La privation des étrennes, c'est l'interdiction du feu et de l'eau des anciens Romains ; c'est la position de l'*outlaw* du moyen âge ; c'est la mise hors la loi, l'excommunication civile et domestique ! Mais quel est le père assez barbare pour priver ses enfants d'étrennes ?

Dormez donc, bien chers enfants, demain le jour des étrennes luira pour tout le monde, et vous aurez les vôtres. Les grosses et petites bourses ont pris d'avance leurs précautions et sont allées, dès la veille, parcourir les magasins. Vous plaît-il d'y faire un tour avec nous ? Le coup d'œil est pittoresque, il n'est pas indigne de votre attention. Quel mouvement ! Que de promeneurs affairés !

Qui donc a dit que les parents seuls donnaient les étrennes ? Est-ce qu'en en donnant ils n'en reçoivent pas ? Est-ce que cette joie qu'ils causent n'est pas leur joie ? Est-ce que ces beaux et doux yeux attachés sur leurs yeux—et un peu sur leurs poches—ne leur mettent pas du bonheur dans le cœur pour toute la journée ? Est-ce que ces jolies petites mains tendues et frémissantes de plaisir quand on les remplit de bonbons et de jouets ne sont pas gentilles à croquer ? Est-ce que ces bons baisers donnés par ces bouches de velours ne mettent pas un baume sur toutes les plaies de l'âme ? Et tout cela pour un polichinelle, pour un ménage, pour une ménagerie, pour un singe jouant de l'orgue, pour un ballon, pour un boîte de dragées, pour une poupée, pour un tambour ! Vraiment c'est à faire naître des scrupules, et l'on est tenté de se demander si, comme la fortune, on ne vend pas ce que ces beaux enfants s'imaginent qu'on leur donne.

J'aperçois là-bas un grand jeune homme, qui, en fumant magistralement un cigare, rit entre ses dents de mon enthousiasme. Voilà qui est bien, mon très honoré maître ; vous êtes maintenant un homme, deux fois bachelier, et vous dédaignez ces puérilités, du sein du nuage olympien dont la fumée du tabac vous environne. Mais ne vous souvient-il plus, mon grand monsieur, de votre premier tambour ? Et vous, ma belle demoiselle, qui, les mains dans votre manchon, me regardez du haut de vos dix-huit ans, vous ne vous occupez plus maintenant que de votre piano ; Beethoven, Mozart, Rossini, Bellini, Boieldieu, se disputent tous vos instants ; mais, dites-moi, avez-vous perdu le souvenir de votre première poupée ?

Soyons donc indulgents pour les plaisirs que nous avons eus, pour les joies que nous avons goûtées, et surtout n'oublions pas ceux qui ne reçoivent pas d'étrennes. J'aperçois là-bas un pauvre joueur d'orgue qui vous salue d'une mélodie peu harmonieuse peut-être, mais qui veut, à sa manière, vous souhaiter la bonne année. Faites-lui, en passant, votre offrande, et faites dégonfler dans la sébile de l'enfant debout à côté du vieil aveugle ce sac de bonbons trop rempli que vous rapportez chez vous. La dîme payée à l'enfant du pauvre porte bonheur à l'enfant du riche.

FERNAND.

L'ALBUM DE MARGUERITE.

Ma chère Berthe

Tu veux, petite curieuse, que je te livre mon album depuis la date de ma 16^{me} année jusqu'à ce jour, où je me sens si transformée, si sérieuse avec mes 19 ans et mon premier né qui va avoir 7 mois !

Je te confie cet album à la condition formelle que tu me prêteras le tien qui m'intrigue beaucoup. Ne développe pas le paquet devant la femme de chambre car c'est une fine mouche qui n'oublierait pas la couleur de ce livre de mes pensées intimes ? Peut-être bien se distrai-

rait-elle, à mes dépens dans ses soirées du dimanche.

Au revoir, mignonne, je t'embrasse, et caresse les deux chérubins, mais pas trop, afin de ne pas arriver à les aimer autant que mon petit ange. Cordialités à ton mari, et bien à toi

MARGUERITE.

30 Juillet, 80, 16 ans.

Je me suis fait bien belle aujourd'hui, j'espère être, ce soir, la reine de la fête. Madame P... dit que ma voix promet, je chanterai de charmants morceaux devant un public ami ; j'ai un peu peur. Est-ce de l'orgueil ? Je le crains ; les gens qui me voient à travers le prisme de leur affection, croiraient que c'est de la timidité.

La soirée est passée ; il m'en reste une bonne leçon et un peu de dépit ; la leçon a été infligée à ma présomption par Lucie, elle chante bien mieux que moi, avec cette voix qui vient du ciel et qui est comme l'expression de la bonté de son cœur ; dans *Casta diva* de Norma et dans une romance anglaise elle a eu tous les honneurs de la soirée, y compris ceux du rappel.

Je me sentais dépitée, car elle phrase admirablement et semble comprendre et éprouver ce qu'elle chante.

Mais qui donc l'a initiée à l'art de si bien dire et de faire éprouver aux autres les émotions qu'elle ressent ? Moi je n'y comprends rien ; ce qui est sentimental ne trouve d'écho en moi que lorsque les autres l'éprouvent, et encore ne sais-je pas distinguer si l'émotion que je ressens m'est produite par le talent du chanteur ou bien par les beautés que renferme l'œuvre rendue.

Mais bast ! Me voilà bien tourmentée, moi je ne suis pas artiste ; j'aime le *beau* parce que c'est le *beau*... et sais-je pourquoi ?...

Je suis vexée, un peu, beaucoup ; bien que je ne me l'avoue pas, mon orgueil est blessé parce que je n'ai été qu'en second dans l'admiration des auditeurs.

Et pourquoi ?

Est-ce parce que nous concourions toutes deux à augmenter la recette des pauvres ? car c'est pour les pauvres que maman m'a laissée m'exhiber. Non, évidemment. Mais bien parce qu'un jeune homme ne m'a même pas applaudie ; voilà la seconde fois que je le rencontre et qu'il me marque une grande froideur. Cependant je l'admire, il est grand distingué, charmant !... Oh ! mais charmant !... et puis... il est riche... Je voudrais être sa femme... Il me donnerait des belles robes... une belle voiture, je n'aurais qu'à diriger mes domestiques, je les prendrais bien dressés et alors !... alors, je m'amuserais !... Je donnerais mes 5 o'clock tea le mardi et chaque jeudi soir serait réservé aux intimes ; on ferait de la musique, on chanterait, on ne parlerait mal de personne, et cependant, il ne serait pas défendu d'avoir de l'esprit. On y causerait des nouvelles du jour... on ne parlerait pas politique... Oh ! non ; on passerait en revue les auteurs contemporains laissant de côté les classi-

ques, pour ne pas ennuyer ceux qui ne les connaissent pas, on jouerait des petites pièces de comédie pour exercer sa mémoire et acquérir un bon maintien, quelque fois on danserait et tout cela, gentiment.

Quel rêve ! Mais non... Il ne m'a pas regardée...

C'est mon cousin, dont Marie admire tant les moustaches, qui paraissait attentif à tous mes mouvements, qui donnait le signal des applaudissements, ils avaient peu d'écho, je dois en convenir.

Ah ! ce jeune homme !...

" Je prends le 20 octobre, car il est resté bien des pages en blanc, et il y en a que Marguerite a malicieusement collées ensemble ; en me disant qu'elle m'accorde sa confiance, elle exagère un peu."

20 octobre.

Je suis encore au couvent.

Où je me suis bien amusée tout le temps de mes vacances à Montréal, Québec, Trois-Rivières, au Saguenay, mais maman m'a reproché de n'être pas assez pieuse et je l'ai sur le cœur ; il est vrai, que je paraissais légère, je suis cependant sérieuse à ma manière, je suis comme la petite feuille de lierre.

" Je vis et je me cache

" Je meurs où je m'attache."

Ah ! si j'écris cela dans ce petit livre, mon confident de tous les jours, c'est qu'il sait bien lui, que j'aime monsieur Albert ! Quel joli nom ! Maman dit qu'il faut que je tende à admirer dans un homme, son esprit, son cœur, sa tenue et la parfaite sécurité qu'il m'offrira comme situation dans l'avenir, elle ne veut pas que je *flirte*, alors, c'est très difficile. Cependant je vais chez Marie qui sort toujours du couvent aux mêmes époques que moi, et là nous nous en donnons ! Mais il n'y a pas de mal, il me semble. Plusieurs pages collées ensemble et puis.

1er Janvier 81.

Qu'il fait froid ! Que de beaux cadeaux j'ai reçus ! Un piano que papa m'a acheté, émerveillé qu'il est, des progrès que j'ai faits ; on me reproche cependant au couvent de n'avoir que du mécanisme, enfin, je fais ce que je peux, j'ai bien travaillé depuis la rentrée des classes. J'ai l'ambition d'être instruite, j'ai beau rire avec tout le monde, je sens un petit je ne sais quoi qui me promet ce grand, beau jeune homme, pour époux, il est cependant le cavalier de...

Tiens je vais aller visiter une famille pauvre qui meurt de froid et de faim sans rien dire à personne qu'à Marie, elle est si douce !

Nous en revenons. Ce que c'est que les apparences légères !

Maman nous trouve l'air dissipé, nous n'en dirons rien, nous garderons ce secret pour nous et ce soir grande soirée chez Marie, le bon Dieu s'en souviendra, et puisque j'ai été soulager des pauvres, en compensation il m'accordera bien un regard, de *mon cher admiré*. Lorsque je me confesse, j'ai toutes les peines du monde à chasser son image de ma pensée.

Deux heures du matin. Je reviens de chez Marie. Ah ! il m'a enfin regardée. Je sens tout au monde dans ce regard, il me semble que cela, deviendra mon monde à moi. — Dieu que je l'aime et qu'il a l'air froid, eh ! bien j'aime cela, moi ; tandis que mon cousin et son grand benet d'ami, m'embrument en me regardant.

Fin Février 81.

Que je travaille bien cette année ! L'ambition du savoir s'éveille en moi, je suis peut-être née pour être un artiste, femme de lettre, que sais-je ? peintre même, eh bien ! c'est vrai, voilà ou la flamme du *beau*, du grand semble me toucher d'avantage. Je suis forte sur l'histoire, également, la botanique me plaît par place, enfin le relevé de mes notes était flatteur pour mes efforts et même pour *ma petite vanité*.

Mais voyons, est-ce être vaniteuse ou méchante en effet que de chercher à dépasser mes compagnes ? On me trouve jolie avec mes cheveux blonds ! et moi je les voudrais noirs, il me semble que cela me donnerait un air plus *imposant*, car je suis une jeune fille, maintenant, il ne faut plus que je babille, je dois savoir me donner l'air *grave* ; la couleur des cheveux m'aiderait, il me semble, à tromper les connaisseurs qui ne voient en moi qu'un caractère très gai, un peu lutin.

20 Mai 81.

Mes 17 ans n'ont plus que deux mois à attendre pour me faire sentir combien j'ai grandi, c'est drôle à dire, il me semble que je deviens rêveuse, j'adore la lecture... des romans. Je fouille dans le cœur des autres pour voir s'il ressemble au mien ; mon confesseur me défend bien ces lectures qui m'élancent, dit-il, d'un bond trop rapide à travers les émotions de toutes sortes ; quelle nature indomptable le sort m'a dévolue ! Je sens qu'il a raison et cependant je viens de lire encore un livre d'amour, oh ! mais par exemple très innocent, le jeune homme y meurt d'amour, c'est très beau !

Je voudrais en voir un mourir, à moitié seulement pour moi, mais qui me prendra jamais au sérieux ? ?

27 Mai 81.

Je lis des récits de voyage du comte Kussell Killough, sur l'Australie. J'y ai vu par exemple, les mœurs de cet oiseau farceur qu'il déclare être le clown des petits *gazouilleurs*. Il a une façon de crier qui les rassemble tous autour de lui en un instant ; eux perchés sur des branches lui, pivotant sur son bec, les pattes en l'air, décrit un cercle avec tout le corps ; il met dans la jubilation tout ce monde ailé ; leur joie se manifeste par leurs battements d'ailes, leurs petits gazouillements..... Le clown dont le bec est terminé en boule, se livre à un gymnastique bien sentie qui met le comble à la joie des spectateurs emplumés. Puis viennent les oiseaux constructeurs, très bien décrits, enfin l'appel aux échassiers facinés et attirés par une sorte de sifflement d'un aborigène qui, allant *crescendo*, les fait sortir de l'eau et exécuter au

son de cette musique, peu coûteuse, (cependant étudiée) des prodiges chorégraphiques, etc., et puis, ce sont des descriptions savantes, sur les propriétés de *l'Eucalyptus*, etc. Je trouve que j'ai bien fait de changer le genre de mes lectures, je sens un élan plus généreux dans mes impressions et puis, voilà que je rêve voyage, en effet l'esprit doit s'élargir avec l'horizon qu'on embrasse.

BOUTADE.

D'abord, il faut que je me présente moi-même. C'est contre les usages. Cela ne s'est jamais fait. Ma foi, tant pis. Je n'irai pas par quatre chemins : Je suis femme. Pour tout le monde, j'ai vingt-sept ans ; pour vous, trente-deux. J'ai été mariée. L'enfer a rappelé à lui mon époux. Le ciel m'a faite veuve et libre. Ne souriez pas, je ne reconvolerai jamais. Je suis blonde... le suis-je véritablement ? Pas vrai ; lâchons le mot ; je suis rousse. Je ne vais pourtant pas jusqu'au carotte. Je ne suis plus jolie, mais je l'ai été et ça se voit encore, surtout aux lumières. Je n'aime pas beaucoup l'homme, mais j'adore les hommes ; quant à mes semblables, je les exécute. Je ne sais pas écrire en français, je lis énormément, je parle encore plus. Je dis tout ce qui me passe par la tête avec une rapidité vertigineuse. Tout n'est pas bon à prendre ; faites un choix, il y a quelquefois des morceaux avantageux dans le tas. Le monde dit que j'ai de l'esprit. Il faut laisser causer le monde, il ajoute que je n'ai pas de cœur, et là il se trompe. J'en ai, vous verrez ? un petit peu en grattant bien, seulement je ne le lui montre pas, parce qu'il ne comprend rien aux choses de sentiment, et puis enfin parce que mon cœur est majeur, libre de sortir, d'aller au bal ou de rester au coin du feu si ça lui fait plaisir. Quoi encore ? Je me mets très simplement, toujours en noir ; c'est ce qui me va le mieux. Je dis des méchancetés sur tous mes amis, sans distinction. Cela ne leur fait rien parce qu'ils savent que c'est pour m'amuser et que je n'en pense pas un mot. Je vais quelquefois au théâtre, n'importe quel jour. Il y a des gens organisés de telle façon qu'ils sont capables d'éprouver du plaisir, de l'admiration, une jouissance quelconque, à date fixe et dans un local déterminé, par exemple le mardi soir chez Joyce. Moi, pas moyen. J'ai horreur de tout ce qui est réglé d'avance, nettement défini, classé. Il me faut de l'imprévu, je suis une créature à surprises.

Ainsi dans le mariage, je n'ai commencé à me sentir quelque chose pour mon mari que le jour où le docteur m'a annoncé qu'il n'en avait plus que pour huit jours. C'était une nouvelle inespérée, cela m'a bouleversée. Jusque-là je l'estimais, je commençai à l'aimer quand je sus qu'il était condamné ; malheureusement au bout de quarante-huit heures, je m'étais tellement faite à l'idée que j'allais le perdre, que je n'en ressentis plus aucune émotion. Cinq minutes avant de mourir, si, tout à coup, il m'avait dit : " Tu crois que je vais partir, te quitter, n'est-ce

pas ? eh bien ! non, détrompe-toi, je vais vivre, vivre pour te chérir, je n'ai jamais été malade... illusion ! Donne-moi ma redingote, la neuve, prends ton chapeau, nous allons entendre l'Albani," et s'il s'était levé en me disant cela, et bien, voilà un être que j'aurais adoré toute ma vie, peut-être, pour la minute de révolution et de trouble qu'il m'aurait causée. Mais va te promener ! il n'a pas su me prendre et il s'est laissé mourir bêtement, comme le premier venu. Tant pis pour lui, il y a perdu, et je crois aujourd'hui que j'y ai gagné.

Vous devez me trouver, méchante, j'en suis sûre, de vous parler de cette façon, froidement, de l'homme qui n'est plus et dont je porte toujours le nom. Vous avez tort, je ne lui en veux pas de m'avoir quittée ainsi, en pleine jeunesse. Dans le fond, il est peut-être très heureux en ce moment-ci. Pensez donc il était employé à la Douane, six cents piastres. Ce n'est pas de ce côté-là qu'il peut avoir des regrets. Si Dieu est bon, et s'il y a une autre vie, il a dû trouver mieux, qui sait ! il a peut-être deux mille quatre... pauvre Armand ! Et puis, je ne faisais pas son affaire. C'était une nature douce, honnête, très calme. Moi, je suis violente, vive, emportée.

Il adorait la viande trop cuite ; moi, il me la faut saignante. J'aimais aller sur la rue St-Jacques, il ne se plaisait que rue Notre-Dame. Enfin, c'étaient des tracasseries de chaque minute. Je n'ai jamais tant trouvé à m'occuper que depuis que je suis seule et libre comme l'air. Maintenant, je vais partout, dans les magasins de nouveautés, chez les modistes, chez les artistes, à l'église, chez Freeman, aux courses, au bal, au théâtre, et chaque semaine j'ouvre un grand registre à dos d'âne, je prends une plume d'oie — longue comme ça — et j'écris à bâtons rompus tout ce qui m'a amusée, frappée, charmée, ennuyée, les remarques piquantes que j'ai faites, les mots délicieux qu'on m'a répondus, les abus que j'ai relevés, les propos verts que j'ai entendus d'une oreille, les petits tableaux légers que j'ai entr'aperçus d'un œil, et patati et patata, je griffonne pendant plusieurs pages. Primitivement, toutes ces notes, tous ces souvenirs, devaient être réunis en collection, tenus par moi dans le plus grand secret tant que je serais en vie, et livrés seulement après mon décès à la curiosité publique. Mais la femme propose, et le diable dispose. J'ai été prise tout à coup d'un violent désir qui a dégénéré petit à petit en idée fixe, en monomanie implacable : écrire dans un journal, faire un courrier, être lue, avoir dans le public des amis et des connaissances qui ne me connaîtraient pas, qui diraient : "Comment est-elle ? jolie, laide ou pire ? riche ou pauvre ? grande ou petite ?" se dévoiler sans cesse à tous et cependant rester anonyme et cachée ; avoir l'atout d'être une femme et le mérite de s'exprimer en bon garçon ; coqueter sans conséquence, faire la cour aux hommes sans jamais me la laisser faire ; dire un peu de mal de mes sœurs en en pensant beaucoup ; pouvoir tout raconter sans être obligée de rougir ou de me cacher derrière

mon éventail, être à tous mes lecteurs, être à toutes mes lectrices et pourtant m'appartenir à moi-même ; quel rêve ? Rêve ? non pas, réalité.

A partir de ce moment, tous les quinze jours, j'alterne avec mon ami et confrère Fernand et je viens causer avec vous, de tout et de rien. Désormais, c'est vous qui remplacez mon grand registre à dos d'âne. C'est à vous que je confie mes peines, mes joies, mes soucis, ce qui ne m'empêche pas, malgré mon égoïsme, de prendre part à vos bonheurs et à vos chagrins. Aujourd'hui, je ne vous ai rien appris de bien intéressant, je n'ai fait que parler de moi. La prochaine fois, je vous promets d'être plus amusante et moins personnelle.

Figurez-vous que nous sommes tous dans un salon étincelant de lumière ; vous êtes là plusieurs milliers de jolis hommes et de belles dames réunis ; on m'annonce tout d'un coup : "La chroniqueuse du *Journal du Dimanche*." J'entre, je suis interdite, tout le monde me dévisage. Je regarde mes mains, je souris, je fais des révérences, je dis : "Messieurs... mesdames... bien confuse, trop d'honneur... bonté... tout mon possible ;" enfin, je suis stupide, et et pour me donner de l'aplomb, je balbutie des mots sans suite, je bavarde et je m'étourdis.

Ma première causerie n'est que cela. Mais, faites-moi un peu crédit ; donnez-moi quelques jours pour m'appivoiser et, je l'espère, vous ne serez pas mécontents de votre amie.

MAUD.

MODES DU JOUR

L'hiver nous boude, et se fait désirer ; après quelques jours de visite, il repart promptement ne laissant derrière lui que le dégel, aussi désagréable que le froid est plaisant. Pourtant à quelque chose malheur est bon, et si nous souffrons quelque peu des temps doux, nous pouvons par contre, faire luire au soleil des toilettes moins lourdes et plus brillantes que nos manteaux de fourrures. De toutes les parties du costume, celle qui profite le plus de l'absence du froid est sans contredit le chapeau. La toque de fourrure, excellente aux jours rigoureux, doit complètement disparaître, lorsqu'elle n'est pas absolument nécessaire, et faire place à ces productions de l'art moderne créées pour nos élégantes et pour lesquelles travaillent toutes les industries et tous les artistes.

Le chapeau, c'est la femme, toute son élégance, tous ses raffinements, toute sa personnalité s'y trouvent reflétés. Méfiez-vous de vos chapeaux, mesdames, c'est un vrai miroir de la Vérité, il vous trahira en dépit de toutes les précautions que vous pourrez prendre. Voyez, par exemple, cette jeune personne, le nez au vent, coiffée d'une de ces atroces et ridicules casquettes de jockey elle a cru suivre les modes du jour, elle n'a fait qu'en prendre les travers ; sa vanité lui a fait choisir une coiffure dont elle n'a compris ni le style, ni la fantaisie. Elle a cru être originale et, sans goût, incapable d'apprécier ce qui est beau de ce qui ne l'est pas, elle s'est tout simplement rendue ridicule.

Puisse son exemple servir de leçon à toutes les femmes qui ont fait emplette de cette affreuse coiffure de palefrenier.

Par contre nous avons vu et admiré, ces jours-ci, le plus adorable bonnet, car ce n'était pas un chapeau, qu'il est possible d'imaginer. Un peu risqué, peut-être, pour Montréal, mais si joli, si joli, qu'il faut pour sa beauté lui pardonner son audace. Qu'on se figure un simple bonnet de bébé, le bonnet du premier âge, le bonnet du premier jour, le bonnet à trois pièces. Ce minuscule chapeau, ressemblant beaucoup, du reste, à la coiffure de la belle feronnière, était en velours caroubier ; il moulait la tête de telle sorte que le velours devait simplement être soutenu par un fort linon ; au bord et formant ruche une dentelle piquée de ci de là de bouffettes de rubans de satin, en cocardes ; au sommet un ruban de satin écrasant la ruche et par derrière un autre ruban simulant la coulisse. Garniture : trois gros choux de rubans, brides en velours d'un pouce de large. L'adorable créature qui portait ce chef-d'œuvre était, croyons-nous, étrangère et le portait avec une aisance qui dénotait, que pour elle, sa coiffure n'avait rien d'étrange et était de l'époque. Attendons-nous donc à voir ces chapeaux devenir à la mode ; du reste, quoique petits, ils sont appropriés à nos beaux jours d'hiver étant certainement plus chauds que les Rembrandt, Gainsborough et autres formes de l'hiver dernier. Aux jeunes filles nous conseillons pour cette coiffure, l'emploi des velours clairs et la coiffure à l'anglaise, avec cheveux flottants ; ainsi coiffées, leurs amies mêmes, les trouveront adorables.

En dehors de ce charmant bijou, découvert à Montréal, nous n'avons rien en chapeaux de bien nouveau à signaler. D'Europe nous signalerons le chapeau Colombine en feutre, forme tuyau, à petits bords, garni en étage d'ailes nouées par des rubans étroits ; la forme est gracieuse mais n'aura pas grand succès, selon nous. Les capotes, ces coiffures de nos grand-mères reviennent à la mode et c'est justice. Rien n'est plus commode ni plus chaud ; elles peuvent à la fois servir pour la sortie et les soirées ; elles couvrent et protègent la coiffure sans la froisser ou la déranger ; si à cela on ajoute, qu'on en fait de délicieuses, ou la soie disparaît sous la dentelle, et qui donnent à la figure un je ne sais quoi de vaporeux des plus élégants et des plus distingués, on comprendra facilement la vogue dont les capotes jouissent actuellement.

En robes, les formes sont aux robes plates surtout pour les étoffes lourdes qui se drapent naturellement. Aux jours de froids modérés on doit laisser à la maison les vêtements tout en fourrure et ne sortir qu'avec des robes et des manteaux drapés avec ou sans garnitures de fourrure. Les garnitures en rubans de fourrure sont relativement bon marché et peuvent facilement, à peu de frais, faire d'une robe de la saison dernière, une robe nouvelle de la dernière mode. Sur les étoffes noires et brunes il convient d'employer les fourrures assez foncées ; les verts, bleus et gris

s'accordent très bien avec les fourrures grises et fauves; l'astrakhan gris et le chinchilla sont d'un effet délicieux sur les ardoises, les myrtils et les bleus marins. La meilleure des garnitures consiste en trois bandes, en étage formant tablier, si la robe est avec polonaise, et avec le dernier rang formant roue, s'il s'agit d'une robe princesse. Avec polonaise ou corsage et double jupe formant pouff; il faut garnir le bord de la polonaise ou de la double jupe d'un rang de fourrure; pour le corsage la garniture varie selon la forme; elle doit de toute façon former collier. Coiffure: toque en étoffe pareille à la robe, ou à défaut, en velours assorti garni d'un bord de fourrure semblable à celle de la garniture. Cette toilette est ravissante et peut être adaptée à toute robe sombre et chaude de la saison passée ce qui n'est pas à dédaigner en ces jours néfastes ou les maris pleurent misère.

Rien n'est plus gaie qu'une chambre éclairée par une lampe élégante donnant une clarté discrète, ni trop faible ni trop forte; cette teinte juste milieu, qui permet au père de lire son journal au coin du feu, et aux amoureux d'échanger un serrement de main et même un baiser, honni soit qui mal y pense, dans la sécurité la plus absolue. Pas vu pas pris. Or, cette lumière si enviable et si propice ne peut être obtenue qu'à l'aide d'un abat-jour, et nous allons donner à nos jeunes lectrices le moyen d'en créer un, des plus ravissants, et de mériter la récompense qu'elles seront alors en droit de réclamer. Prenez un de ces supports ordinaires en fil de fer, que l'on trouve chez tous les marchands de lampes, garnissez-le de soie légère; soie à doublure communément appelée florence, ou à défaut de mousseline très fine, en blanc ou couleur très claire, froncez cette garniture avec assez de régularité. Au sommet mettez, en rabat, un volant de dentelle et passez sous ce volant un ruban qui formera coques sur le plissé; en bas posez deux volants de dentelle, en étage, l'inférieur devant être cousu au bord du support; vous aurez alors le plus ravissant, le plus élégant et le plus discret des abat-jours. Pour plus de discrétion mettez le ruban à l'opposé de la place du père; cela est convenable, tout d'abord, et permettra aux parents de lire et de travailler avec plus de facilité; quant au ruban, formant écran, il laissera tout une partie de l'appartement dans ce clair-obscur de tout temps nécessaire, dit-on, à la création des mariages heureux.

PEPIA.

N.B.—Nous nous ferons un plaisir de répondre à toute demande de renseignements et à tout conseil que l'on voudra bien nous demander.

COURRIER DES THÉÂTRES.

LA SOMNAMBULE.

Le chef d'œuvre de Bellini a été donné lundi dernier devant l'élite de la Société Monréalaise. Il est profondément regrettable que cette première représentation de la troupe Patti-Gerster ait eu lieu la veille de Noël, c'est-à-dire la veille du jour que nos compatriotes de langue

anglaise considèrent généralement comme la plus grande fête de l'année.

La coutume anglaise est de se visiter, plus encore le 24 que le 25 décembre même, qui est un jour réservé à la famille. On se porte mutuellement des tas de Merry-Christmas; on magasine pour trouver les cadeaux qu'on ne s'est pas décidé à acheter les jours précédents, et avec lesquels on va faire tant d'heureux petits ou grands.

Les anglais font là ce que nous faisons à la St-Sylvestre. La veille de Noël les canadiens-français se préparent à aller à la messe de minuit, les uns en festoyant, en réveillonnant, pour nous servir de l'expression consacrée; les autres en dormant pieusement jusqu'au coup de cloche qui leur annonce que *Minuit, l'heure solennelle*, s'approche.

Ce n'est pas à dire, parcequ'il en est qui préfèrent la seconde de ces deux manières que la première soit tout à fait à dédaigner.

Ce n'est pas une raison, parce qu'on s'est bourré de pâté de foie gras, avec ou sans truffes, qu'on ne puisse donner au bon moment l'exemple de la plus édifiante piété.

D'ailleurs, la dinde farcie et le boudin traditionnel, ne sont des obstacles au recueillement que s'il y a eu ingurgitement précipité ou inconsidéré, c'est-à-dire dans les cas vulgaires d'indigestion.

Mais un soir de messe de minuit, qui oublierait de songer qu'on ne doit pratiquer le réveillon qu'avec modération? Qui songerait à oublier ce qu'on doit à la sainte coutume?

Ceci explique pourquoi lundi dernier, à l'Académie de Musique, beaucoup de sièges qui auraient peut-être été occupés un autre jour, sont restés vides toute la soirée.

Mais, si la Gerster a chanté devant un auditoire relativement peu nombreux, elle a du moins eu pour public, des enthousiastes, des *tréptgnants*, des *lavandiers* aux coups de battoirs multiples et sonores.

Des applaudissements, de l'enthousiasme, oh! il y en avait, en veux tu en voilà, . . . plus que de fleurs.

Calchas, dans la *Belle Hélène*, répète à tout bout de champ: Trop de fleurs! trop de fleurs! Tout en tenant compte de la misère que les roses du Bengale éprouveraient à fleurir sous notre soleil de décembre, on nous permettra bien de trouver—sans cependant vouloir faire de reproche à personne,— que madame Gerster, acclamée à tout bout de *chant*, n'a pas reçu assez de fleurs. Rien qu'une couronne, après le premier acte, c'est peu pour souligner tant de rappels! Il est vrai qu'elle était belle et du meilleur goût.

Quelle délicieuse partition que celle de *Somnambule*! Que de ravissantes mélodies! — C'est de la musique trop chantante, trop simple et par trop facile, diront les fanatiques de Wagner, de St-Saëns, de Salvayre ou même de Duprato: d'accord! mais le public, la masse du public, répondra que c'est cette musique là qu'il aime, parce qu'il la comprend, parce qu'il la connaît, parce que les orgues de barbarie la lui jouent, et que, même défigurée par ces atroces machines et le mouvement fantaisiste dans lequel on la lui moud, cette musique là dit encore quelque chose de plus à son oreille profane que les œuvres, souvent incohérentes, de quelques-uns des maîtres modernes.

La *Somnambule*, c'est la vieille manière, c'est la musique italienne d'il y a vingt ans encore. Maintenant, ce genre est dédaigné par les connaisseurs. On fait fi de ces œuvres pleines d'inspiration, en Italie comme ailleurs, et peut être plus là qu'ailleurs, car on ne jure plus à Milan et à Florence que par la nouvelle manière

de Verdi, qu'il a inaugurée par Don Carlos, et continuée avec un succès dépassant toute attente dans *Aïda*.

La nôtre, notre attente, n'a pas été trompée lundi dernier: La troupe Patti-Gerster est réellement ce que nous avons jamais eu de mieux à Montréal comme ensemble.

Gerster, comédienne consciencieuse mais peut être encore un peu neuve sous ce rapport, est une chanteuse de toute première force. Sa voix n'a pas un volume extraordinaire et dans les passages où il faut du feu, la qualité du son se ressent quelque peu de l'effort qu'elle fait pour en augmenter l'ampleur. Mais à côté de cela, quelle pureté, quelle attaque, quelle suavité, quelle étendue, quel art en un mot! Comme cette respiration est facile, longue et productive! Ce qu'il pourrait se penser et même se passer de choses pendant que la Gerster tient un son, c'est incroyable!

Ténor assez sortable que ce Vicini. Voix un peu gutturale, mais beaucoup d'éclat; puissante même dans le registre supérieur elle serait plutôt faible dans le médium et presque indécise. Bonne intelligence de la scène; tenue passable dans ce rôle qui lui convient mieux que le grand seigneur pour lequel il ne paraît pas taillé.

La basse chantante, Chérubini, a chanté le comte d'une façon très satisfaisante. Plus de douceur que d'ampleur, mais sonorité aristocratique,—si nous pouvons nous exprimer ainsi,— plus aristocratique que sa personne qui ne est pas du tout.

Chœurs excellents, orchestre auquel nous aurions aimé à voir ajouter deux premiers violons et deux seconds violons de plus, pour pouvoir le déclarer parfait sans arrière pensée.

LA TRAVIATA.

Nous n'étonnerons personne de ceux qui ont entendu la Patti il y a quelques années en disant ici, ce qu'ils n'osent peut-être pas dire, à savoir: que la grande artiste n'est plus tout à fait ce qu'elle était autrefois.

Ce n'est plus la même rondeur de son; il n'y a plus le même éclat, la même puissance, quoique la verve y soit encore. Cette verve, ce feu lui, resteront même quand les moyens auront disparu, car c'est l'apanage des grands artistes, de conserver leur tempérament jusqu'à la fin.

Du reste, y a-t-il lieu de s'étonner que la Patti ne soit plus ce qu'elle était autrefois quand on songe que voilà près de trente ans qu'elle chante et plus de vingt qu'elle tient la corde? Quand tant d'autres vont, en moins de dix années, quelquefois, s'échouer devant un de ces obstacles qui sèment cet ingrat champ de courses, la carrière Théâtrale!

Il lui faudra céder le pas à la jeunesse,— sans calembourg — quoique à son âge, (elle n'a pas beaucoup plus de 40 ans,) on n'aime guère se taire: — Inutile de répéter que c'est aussi sans calembourg.

La Patti est encore superbe, et il faut une oreille bien exigeante, une oreille de courrieriste, pour ne pas se laisser emballer par cette empoignante, par cette charmeuse au suprême degré, et pour avoir le cœur à chercher la petite bête, quand on le sent se serrer malgré soi on batte violemment sous l'effet de cette voix au timbre enchanteur; quand on aimerait à se laisser faire, à subir ces mille sensations indéfinissables qui vous courent les veines malgré vous.

Il faut à un chroniqueur sa raison toute entière pour surmonter ses impressions et observer froidement ce qu'il doit dire le lendemain dans son article. Nous n'avons le droit de brû-

ler d'encens, nous autres, qu'avec tout le discernement qui convient à chaque cas spécial.

Pendant que la plupart de ceux qui l'ont entendue hier pour la première fois, diront ; "rien n'est sublime, rien ne peut être parfait comme le chant, le jeu, la voix, la grâce de la Patti," nous, nous serons obligés de dire, que tout cela est moins vrai aujourd'hui qu'il y a deux ou trois ans et surtout qu'il y a dix ans.

Ah! Si vous l'aviez entendue alors, quelle étendue, quelle vocalise, quelle puissance! La puissance avec la chaleur du midi, avec le soleil de l'Italie vibrant à travers chacune de ses notes.

L'Albani, la Gerster, la Nilson, possèdent la plupart des qualités qui distinguent la Patti, mais elles n'ont et n'auront jamais ni la fougue, ni l'impétuosité qui la caractérisaient.

La Patti se prodiguait, exubérait, débordait en un mot; aujourd'hui elle se surveille elle ne se livre plus. Elle commence à songer au lendemain et elle modère son allure, chose qu'elle n'avait jamais pu faire.

Il est surprenant qu'avec une telle dépense cet organe de fer ne se soit pas brisé depuis longtemps.

Maintenant le danger est passé; la Patti, en ne se forçant pas, peut chanter dix ans encore comme elle a chanté hier.

Contrairement à l'habitude invétérée, et grâce sans doute à l'attrait puissant qui était en jeu, l'Académie de musique était passablement remplie à huit heures et littéralement bondée à huit heures un quart.

Comme le premier soir le Maestro Ardit est vivement applaudi lorsqu'il monte au fauteuil présidentiel.

En Europe et aux Etats-Unis, cela vaut une couronne, soit en lierre, soit en laurier, nouée de rubans à frange dorée, avec une inscription quelconque, un envoi motivé. Ici le climat est si dur pour les feuilles!

Le rideau se lève. La Patti paraît: tonnerre d'applaudissements, hurrahs frénétiques, ovation en règle.

Ailleurs ça se mesure par, le moins, une corbeille, une lyre, et deux ou trois bouquets.

Il n'y a rien qui dispose les cantatrices comme ces procédés, auxquels elles sont un peu trop faites peut-être, car le contraire les refroidit souvent.

Ici, soit que l'importation de Boston ait manqué, soit que les pépiniéristes Montréalais se soient mis en grève, absence totale de fleurs.

Attendons, ça sera probablement pour tout à l'heure.

La première scène est assez bien enlevée; cependant on sent comme un manque de cohésion dans les chœurs.

Du reste nous devons à la vérité de dire que jamais nous n'avons entendu rendre ce commencement de la Traviata à notre entière satisfaction. La principale raison, selon nous, est qu'en général ce ne sont que des comparses qui donnent la réplique à Violetta jusqu'au moment où elle assume avec Alfredo tout le poids de l'acte.

Il y a un chassé-croisé de phrases, de mots entre-coupés qui sont autant d'écueils sur lesquels il est rare qu'on ne vienne pas se frotter ne fut-ce qu'un peu.

Nicolini est remplacé par Vicini. On nous annonce que le grand chanteur est enrhumé. Nous y perdons sous plus d'un rapport quoiqu'il n'ait plus de voix.

Nicolini chantait dans la perfection quand il a commencé à voyager avec la Patti. Le voisinage immédiat et continu de la diva a produit ce résultat inappréciable de marier, (pardon!) leurs deux voix, et de produire un ensemble parfait.

Ils se savent par cœur maintenant, et ils se suivent, se soutiennent, se ménagent des effets réciproques, s'attendent dans les passages où d'autres se nuisent soit en se coupant, ou bien en abrégant par malice, la note à sensation du camarade. On peut dire que la communion parfaite qui existe entre les deux grands artistes engendre de merveilleux résultats, que, malheureusement, il n'a pas été donné aux mont-réalais de pouvoir apprécier.

Mais voyez un peu ce que c'est que la force de l'habitude! Après s'être suivis et s'être attendus de la sorte, ils se suivent encore et s'attendent toujours, dans les passages... du théâtre, dans les coulisses, — pour continuer, sans doute, l'étude du rôle qu'ils sont appelés à jouer conjointement pendant de longues années encore.

Vicini a chanté quelque peu faux, mais, n'y regardons pas de si près: c'est aussi la faute du climat. Les cordes de piano subissent cette influence, comment les cordes vocales ne la subiraient-elles pas! Rendus sous des cieux plus éléments Vicini rechantera juste.

Il a été ordinaire dans son premier air et faible dans le second: *Un di felice*. Décidément *l'andante* ne lui va pas.

Quant à la Patti, nous avons dit ce que nous en pensions. Nous l'avons retrouvée telle qu'elle était avant, dans: *Ah! fors'è lui*, mais un peu inférieure à elle-même dans: *Sempre libera Degg'io*, son triomphe d'autrefois.

Après le premier acte, la Patti a été rappelée avec frénésie et on lui a offert, enfin, des fleurs!... Un bouquet! mais un petit bouquet bien mignon, tellement humble, que les fleurs s'étaient ratatinées.

Comme elle a été surprise! Elle était si loin de s'y attendre. Mais elle a su dominer son étonnement pour ne plus donner cours qu'à son plaisir de se voir tant acclamée.

Dieu! que cette femme est donc gracieuse quand elle répond aux applaudissements avec sa mimique expressive et inimitable. Quel sourire divin! Mais passons, de peur d'être entraîné à nous étendre trop longuement sur le sujet!

Après le troisième acte, deux autres bouquets sont venus tomber au pied de la Diva, deux bouquets très passables, ma foi. Décidément les horticulteurs de Montréal sont revenus à de meilleurs sentiments.

Ailleurs, les bouquets, les couronnes, les corbeilles, les diamants pleuvent à tirelarigot. Ici, ce diable de climat est si rude! Les ténors n'y résistent pas, comment les fleurs y résisteraient-elles! Il n'y a pas de roses comment voudrait-on qu'il y ait des diamants!

Dans le dernier acte, à côté du pâle Vicini, la Patti a remporté son succès accoutumé.

Tragédienne accomplie, autant que chanteuse parfaite, elle a joué et chanté, la scène suprême, de façon à laisser dans l'âme de chacun une impression inoubliable.

L'andante: Adagio! del passato, est ce qu'on peut rêver de plus émouvant, dit comme elle l'a dit et comme elle seule sait le dire.

Galassi, devant la voix de qui tout le monde s'extasiait mercredi, n'est pas le père de nos rêves.

Il est vrai de dire que, personnellement, nous avons été gâté, ayant eu la chance d'entendre ce rôle là chanté par de grands artistes, entr'autres par Faure.

Galassi chante très bien, il a le sentiment juste du personnage qu'il joue, sa tenue en scène est correcte, mais il y a quelque chose dans la voix qui ne nous plaît qu'à demi. Il prononce un peu comme s'il avait de la pâte dans la bouche; la voix elle-même est terne et ne vibre pas. Ce n'est pas qu'elle manque de force, mais c'est du bruit plutôt que du timbre.

Cela explique pourquoi nous ne comprenons pas beaucoup l'ovation dont il a été l'objet. Son talent méritait certainement d'être applaudi; mais de là à l'acclamer comme on n'acclamerait pas plus Faure lui-même, il y a un abîme que le public a comblé un peu trop facilement, ce nous semble.

En somme, succès éclatant! Quand aurons-nous, — ou plutôt, aurons-nous jamais semblable aubaine? Nous doutons que M. Thomas renouvelle l'expérience, celle-ci ne paraissant pas lui avoir donné le résultat qu'il en attendait.

En terminant, nous nous permettrons une pointe de critique à l'adresse de ce même M. Thomas, sur l'éclairage de son théâtre. On ne s'y voit pas à quatre pas. C'est à peine si les jumelles les meilleures, réussissent à percer cette obscurité profonde.

Cependant, nous en appelons à toutes les dames, est-ce ainsi qu'on devrait traiter leurs brillants atours? Il faut aux parures, de la lumière, beaucoup de lumière! La femme qui s'habille veut être vue..., quand elle est habillée, s'entend. Et rien n'eût été si beau à voir, si M. Thomas avait voulu, que cette réunion de belles épaules et de riantes toilettes, que personne n'eût considérées avec indifférence et que nous même, nous l'avouons, aurions admirées avec tout l'enthousiasme que comporte le sujet.

SIR E. SOLCY.

LE TOUT MONTRÉAL.

Nous offrons nos condoléances à notre ami et collaborateur, M. Fréchette, pour la perte douloureuse qu'il vient de faire dans la personne de son plus jeune enfant.

La naissance du cher petit avait été chantée par un poète de France, M. Paul Blanchemain, le fils du grand poète. Voici le gracieux sonnet qu'il avait adressé à notre ami, à cette occasion:

Salut à Charles-Auguste, à l'être frêle et tendre
Que le ciel généreux vient de vous envoyer!
Dans les bras maternels que je vois s'éveiller
Votre doux cercle va s'étendre.

Mais le chêne sourit aux rameaux qu'il engendre.
Charles près de Louis va grandir et briller.
Tout n'est pas espoir près de votre foyer?
Le génie y dort sous la cendre.

Il est doux de revivre en qui descend de nous,
Sur la brèche où la gloire appelle le poète
Vos fils monteront après vous.

L'âge n'ôtera pas son nimbe à votre tête.....
Vous verrez vos rivaux jaloux
Saluer dans ses fils l'heureux barde qu'on fête.

PAUL BLANCHEMAIN.

Château de Biray, }
18 septembre 1882. }

Nous devons rendre justice à la maîtrise de Notre-Dame.

La messe de minuit a été conduite et chantée, avec un ensemble parfait.

Le Noël d'Adam orchestré pour la circonstance, et le chœur sur un motif de Guillaume Tell, ont enlevé tout regret de la *Somnambule*, à ceux qui devaient communier; et plus de

6,000 fidèles ont reçu la sainte communion. Inutile de dire que l'église était bondée d'une foule recueillie.

Un grand nombre de protestants assistaient à la cérémonie, ils n'ont pu qu'être profondément impressionnés par cette solennité.

Mêmes compliments au Gesu, à St-Jacques, St-Pierre, partout foule recueillie, nombreuses et ordre parfait.

Sous toutes réserves :

On parle du prochain mariage de Mademoiselle R... a notre plus riche armateur.

LUTÈCE.

Quand il m'arrive de jeter les yeux sur un de ces récits de voyage à la mère-patrie, comme il en paraît tant de nos jours, et de si intéressants, dois-je ajouter pour être juste, je ne manque jamais de tourner, avec une curiosité particulière, la page consacrée à l'immortelle capitale. Si c'est un Américain qui parle, je suis sûr d'avoir la description graphique de tous les nouveaux becs de gaz et des nouveaux kiosques que la municipalité a fait ériger dans la dernière quinzaine ; si c'est un de nos compatriotes, je trouve un mot d'admiration pour l'Arc de l'Etoile, suivi tout aussitôt d'une description aussi indignée que minutieuse de tous les opéras, théâtres, cafés chantants et autres que contient la moderne Babylone. Je m'imaginai autrefois que la vertu avait moins de curiosité ou la curiosité moins de vertu ; que les bons trouvaient naturellement ce qu'il y a de bon, que les chercheurs de casse-cou rencontraient partout des bornes ; qu'une ville se connaissait mal dans ses théâtres remplis d'étrangers, de curieux, et de population cosmopolite ; qu'on sentait battre son cœur dans ses hôpitaux, ses maisons d'école, ses églises, ses monuments de science, d'érudition, de gloire, et très peu aux barrières. Je vois qu'on a changé tout cela par pudeur, par piété, et qu'on montre de bonne heure aux jeunes gens les numeros suspects, par pure charité pour leur âme. A quoi servent toutes ces appréciations souvent imprudentes, toujours superficielles, et habituellement injustes ? Qui a jamais eu l'intention de présenter Paris comme la cité de l'austérité et de l'orthodoxie ? mais de quel droit aussi lui demander mille fois plus qu'on n'exige des autres ? Il est vrai que "noblesse exige," mais en faisant à nos voyageurs toutes ces concessions sur un état de choses bien éloigné de la perfection, qu'il nous soit permis de les inviter à se diriger plutôt du côté de Montmartre, de Notre-Dame-des-Victoires, des Missions-Etrangères, que du côté des Folies Bergères du Skating Ring ou de la Maison-Blanche : leurs récits seront aussi intéressants, plus justes, et beaucoup plus édifiants. Comparons ce malheureux Paris si honni avec Berlin, Londres ou d'autres encore. Si abaissée qu'on proclame Lutèce, les statistiques de la criminalité nous la montrent plus morale, plus religieuse qu'aucune de ces capitales, où règnent des souverains plus ou moins papes ou papesses.

ALPHA.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE"

LE SECRET DE ROCH

(Suite.)

III

PREMIER AMOÛR.

Nous arriverons tout juste pour la messe, dit Elena, et nous prierons la madone de protéger...

Elle murmura tout bas le nom de Mateo.

A ce moment, les deux femmes se trouvaient au milieu du pont. Une lourde charrette, pesamment chargée de fagots d'arbres, arrivait au-devant d'elles, trainée par deux bœufs. Un cavalier, monté sur un superbe alezan fringant et fougueux, s'avancait dans le sens opposé à la charrette. Un second cavalier venait à quelque distance derrière lui.

L'alezan allait l'amble. Arrivé près de la charrette, comme il se rangeait de côté, une des branches qui faisait saillie parmi la charge de la voiture lui laboura le poitrail et le piqua de ses épines.

L'animal épouvanté se cabra et alla s'abattre entre Angèle et sa mère, en atteignant celle-ci au front d'un coup de pied.

L'aveugle poussa un cri et s'affaissa, évanouie.

— Sainte Vierge ! s'exclama Angèle en se jetant sur la pauvre Elena, sans songer que le cheval, qui se débattait pour désarçonner son cavalier, pouvait la blesser elle-même.

La charrette s'était arrêtée. Les passants commençaient à s'attrouper.

Le cavalier, tordant le mors dans la bouche de l'alezan et l'étouffant comme dans un étau sous la pression de ses genoux, avait engagé une de ces luttes où l'intelligence de l'homme et la science de l'équitation se trouvent aux prises avec la force brutale de l'animal. Le cheval écumait. Il lança quelques ruades, et demeura enfin immobile, s'avouant vaincu.

Le second cavalier venait d'accourir, quand l'alezan se redressa.

— Qu'y a-t-il, don Gaspard ?

— Ah ! Romuald. Je crois que cette maudite bête a tué une femme.

Et mettant pied à terre, tandis qu'il passait la bride à Romuald :

— Ramène-le à la maison, dit-il avec le ton du maître, et attends-moi. Je reste ici pour porter secours.

Romuald avait fait volte-face avec les deux chevaux pour rentrer dans Salamanque.

Don Gaspard avait couru à l'endroit où s'était formé l'attroupement, et, fendant la foule des curieux, il était arrivé jusqu'auprès des deux femmes.

— Une once d'or, s'écria-t-il avec un geste fébrile, à qui m'amène dans quatre minutes un médecin et une voiture !

La plupart des curieux, avides de gagner une aussi riche récompense, avaient pris le chemin de la ville, chacun pendant ses jambes à son cou.

Angèle, agenouillée, soutenait la tête ensanglantée de sa mère, étanchant avec sollicitude le sang qui coulait de la blessure, et fixant ses yeux pleins de larmes sur la pauvre aveugle dont le visage était d'une affreuse pâleur.

Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'elle aperçut à ses côtés l'auteur involontaire de l'accident. Leurs regards se rencontrèrent. La jeune fille eut un mouvement d'étonnement.

Don Gaspard était un homme d'une trentaine d'années, grand et fort. Il avait les traits durs, mais réguliers et beaux. Ses yeux gris et perçants exprimaient la fierté. Ses sourcils épais, son nez aquilin, ses lèvres sans plis donnaient à l'ensemble de sa physionomie une énergie peu commune. Il portait le costume pittoresque des charros ou montagnards des environs de Salamanque. Sa chemise de fine toile brodée, ses bottines garnies de bouton d'or, sa ceinture semée de fleurs de soie aux couleurs voyantes, sa veste et sa culotte de velours noir, son grand sombrero de castor prouvaient clairement qu'il appartenait à cette classe de riches fermiers qui ne comptent l'or que par onces, les mulets par douzaines et les têtes de bétail par milliers.

Gaspard s'était penché sur dona Elena, il avait examiné avec soin la blessure, avait interrogé le poulx de l'aveugle et mis la main sur son cœur.

— Senorita, dit-il à Angèle, par bonheur la blessure ne présente aucun danger, rassurez-vous. Quant à moi, je ne me consolerais jamais d'avoir été cause de ce malheur et de vous avoir fait verser des larmes....

Angèle ne répondit rien ; mais ses yeux s'attachèrent pour la seconde fois sur l'étranger.

Bien que Gaspard se reconnût lui-même coupable de l'imprudence qui avait été si fatale à la pauvre aveugle, la jeune fille n'éprouvait pour lui aucun ressentiment. Au contraire, elle admirait l'empressement qu'il avait mis à venir à leur aide, et elle se disait que bien d'autres, en pareille circonstance, se seraient dérobés par la fuite à leur responsabilité.

Une voiture, qui arrivait au galop, s'arrêta au milieu du pont. Un homme déjà âgé en descendit. A sa mise et à son allure il était aisé de reconnaître un médecin. Derrière la voiture était perché un gamin d'une douzaine d'années qui sauta à terre, et, la casquette à la main se précipita vers Gaspard.

— Caballero, dit-il avec une assurance comique, si vous avez compté les minutes sur votre montre, vous avez dû voir que je n'en ai pas mis plus de quatre.

Gaspard lui donna une pièce d'or :

— Tiens, muchacho, et merci.

Le gamin, au contact du métal, fit un saut de carpe qui faillit le jeter dans le Tormès. Les curieux et les envieux faisaient cortège au vainqueur de la course au clocher.

— Elle est fausse ta pièce ! dit un grand diable à qui la jalousie faisait sortir les yeux de la tête.

— C'est un douro, interjeta un autre.

—Une peseta, ajouta une vieille avec dédain. Le muchacho jouait des coudes pour se débarrasser des importuns, et tenant la monnaie enfermée dans ses deux mains jointes, de peur qu'on ne lui volât son trésor, il guettait une occasion de dévaler.

Entre temps, le médecin avait donné les premiers soins à dona Elena. Revenue à elle, l'aveugle avait été transportée par Gaspard et quelques assistants jusqu'à la voiture, où Angèle avait pris place à côté d'elle.

Gaspard avait demandé la permission d'aller prendre des nouvelles de la blessé. En lui répondant affirmativement, la jeune fille rougit, et pour la troisième fois leurs regards se rencontrèrent.

La nuit qui suivit ouvrit à la pauvre Angèle un monde de rêves qu'elle n'avait jamais connus. Assise au chevet de sa mère, tandis qu'elle laissait flotter ses pensées au hasard, elle repassait une à une les dix-neuf années de souffrances qui venait de s'écouler pour elle, et qui n'avaient laissé dans son âme aucune de ces traces de bonheur que les jeunes filles retrouvent dans leur enfance. Mais, si sombre que fût ce passé, il lui semblait que les ténèbres où elle avait marché jusqu'alors s'illuminaient tout à coup d'une clarté inespérée. Elle sentait son cœur battre violemment. Était-ce de plaisir ou de douleur ? Elle n'eût pu le dire. Mais elle ne pouvait se cacher qu'au milieu de ces préoccupations ; un nom, une image s'imprimaient de moment en moment plus profondément dans sa mémoire et, quoi qu'elle fit pour penser à autre chose, ce nom et cette image se représentaient sans cesse devant elle. Cédant à la fatigue et à l'émotion, lorsqu'elle vit la malade endormie, elle ferma elle-même les yeux. Ce ne fut que pour apercevoir plus distinctement le jeune homme au costume de *charro*, qui, la main étendue, criait à une foule de curieux attroupés :

—Une once d'or à qui m'amène une voiture et un médecin dans quatre minutes !

Angèle aimait Gaspard sans le savoir.

IV

REVE ET REALITÉ

La maladie de l'aveugle dura quarante jours, chaque matin Gaspard venait la voir. Il passait souvent deux ou trois heures auprès de son lit. Peu à peu l'étranger était devenu un ami. A sa première visite, il avait remarqué la pauvreté de cette humble demeure et il s'était cru le devoir d'offrir à dona Elena de prendre à sa charge les frais de la maladie. N'était-il pas riche ? Et d'ailleurs n'était-il pas la cause première du malheur arrivé à ces deux infortunées déjà si misérables auparavant ? Cependant, il eut beau insister, dona Elena et sa fille se refusèrent obstinément à accepter sa proposition.

Le surlendemain, Angèle lui demanda la permission de ne point interrompre son travail. Gaspard se confondit en excuses. Il venait s'informer de la santé de dona Elena, mais il n'eût pu souffrir que sa présence fût un motif

de gêne et empêchât la jeune fille de vaquer à ses occupations. Angèle le remercia avec un sourire, et depuis ce moment elle restait, quand il était là, installée devant sa petite table à ouvrage.

Un jour, comme il la regardait achever une commande, il fit semblant d'examiner de près ce qu'elle faisait.

—Du linge brodé ? dit-il avec curiosité. Un devant de chemise, sans doute ?

—Oui, monsieur, répondit Angèle sans lever la tête.

—Pardonnez mon indiscretion, senprita, mais je serais bien heureux de savoir à quel magasin sont destinées ces chemises. J'ai moi-même à en acheter bientôt, et vous m'éviteriez la peine de courir tout Salamanque pour en trouver de pareilles.

—Rue Saint-Marc, 7, répartit négligemment la jeune fille.

—Merci.

A ce moment le médecin entra. Il alla vers la malade et lui prenant la main :

—Et bien ? dit-il.

—Je souffre de la poitrine, répliqua péniblement l'aveugle.

—Mais vous n'avez aucune lésion de ce côté, objecta-t-il.

—C'est vrai, docteur, mais je n'en éprouve pas moins une forte douleur, je me sens oppressée ; cette nuit, j'ai craché du sang.

Le médecin regarda attentivement la vieille femme et eut un mouvement de tête presque imperceptible, mais qui n'échappa point à Gaspard. Celui-ci pâlit.

—Croyez-vous ma mère bien en danger ? demanda la jeune fille avec frayeur.

—Non, mon enfant, répondit le docteur d'un ton qui paraissait très naturel. Avant quinze jours elle pourra quitter le lit, et comme les eaux thermales de Ledesma ne sont pas loin d'ici, nous l'y enverrons passer quelque temps pour achever sa convalescence.

La malade eut un sourire amer. Une larme perla sous la paupière de la jeune fille. Les deux femmes s'étaient comprises sans parler. N'était-ce point une dérision que de conseiller un voyage aux eaux, si proches qu'elles fussent à de pauvres gens dont les dernières ressources étaient épuisées depuis longtemps ? Soit que le docteur oubliât leur véritable situation, soit qu'il crût de son devoir de ne point laisser à Angèle d'illusion sur la gravité de l'état de sa mère, il ajouta d'une voix un peu sèche :

—Cette saison aux eaux est d'ailleurs indispensable ; tout prolongement de séjour dans l'atmosphère viciée de la ville ne peut qu'amener des complications.

Angèle regardait dans le vide, tout entière à son désespoir. Elena semblait accepter son sort avec résignation. Gaspard demeurait immobile et pensif.

Le docteur fit quelques prescriptions par acquit de conscience et se retira en secouant la tête. Gaspard l'avait suivi dans la rue :

—Croyez-vous, docteur, dit-il avec intérêt,

que la pauvre femme soit réellement si bas qu'il y ait à désespérer de ses jours ?

—Je le crains, répondit froidement le médecin. Aux souffrances physiques se joignent chez elle de longues souffrances morales, je n'ai pas eu de peine à m'en apercevoir ; c'est, pour tout dire, une existence usée, un fourreau perdu dans lequel la lame tient bon par miracle, mais le coup qu'elle a reçu l'achèvera.

—Ainsi la science est, suivant vous impuissante à la sauver ?

—Écoutez, mon ami, dit le docteur en se rapprochant et en prenant un ton confidentiel, j'ignore quels liens vous attachent à ces braves et malheureuses gens, mais mon devoir m'oblige à ne vous laisser aucune espérance.

Puis, voyant que Gaspard restait muet :

—C'a été pour la pauvre vieille un coup mortel, continua-t-il ; pourtant on prolongerait sa vie par les soins, le voyage, le changement de climat, une nourriture recherchée ; mais à quoi bon, puisqu'elles sont dans la misère ?...

—C'est vrai, répondit Gaspard machinalement.

Le docteur le salua et le laissa plongé dans sa rêverie.

Gaspard cherchait évidemment un remède à cette situation, mais il semblait arrêté par de nombreux obstacles. Enfin, passant la main sur son front comme pour éloigner une pensée chagrine, il prit à pas précipités le chemin de la rue Saint-Marc. Arrivé là, il entra dans le magasin de lingerie qui portait le numéro 7. Il y était depuis plus d'une demi-heure quand un domestique en sortit et prit la direction de la maison de dona Elena.

—Mère, dit Angèle avec joie, voici une lettre et un paquet cacheté.

—Quelque nouvelle commande sans doute ? répondit dona Elena.

—Voyons.

(A continuer)

NOTES DE LA RÉDACTION.

Nous avons le plaisir d'annoncer pour le prochain numéro une chronique de A. Buies.

RENSEIGNEMENTS

La machine à coudre *New Williams*, est la plus parfaite comme mécanisme, qu'on ait jamais inventée, elle est la plus légère, la plus silencieuse, et peut durer beaucoup plus longtemps que tous les autres modèles existant sur notre marché.

Voici le temps des fêtes et par conséquent l'occasion de faire des cadeaux. Qu'y a-t-il de plus présentable qu'un joli flacon de parfum ? Nous avons visité la pharmacie de MM. Laviolette & Nelson et n'hésitons pas à dire que c'est dans cet établissement que nous avons trouvé les parfums les plus exquis et les plus concentrés. Ces messieurs, important directement de France, offrent ces parfums à des prix qui défient toute compétition.